

# *La mort et le mourant*

*La Mort ne surprend point le sage ;*

*Il est toujours prêt à partir,*

*S'étant su lui-même avertir*

*Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.*

*Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :*

*Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,*

*Il n'en est point qu'il ne comprenne*

*Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;*

*Et le premier instant où les enfants des rois*

*Ouvrent les yeux à la lumière,*

*Est celui qui vient quelquefois*

*Fermer pour toujours leur paupière.*

*Défendez-vous par la grandeur,*

*Allégez la beauté, la vertu, la jeunesse,*

*La mort ravit tout sans pudeur*

*Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.*

*Il n'est rien de moins ignoré,*

*Et puisqu'il faut que je le die,*

*Rien où l'on soit moins préparé.*

*Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie,*

*Se plaignait à la Mort que précipitamment*

*Elle le contraignait de partir tout à l'heure,*

*Sans qu'il eût fait son testament,*

*Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure*

*Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.*

*Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;*

*Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;*

*Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.*

*Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !*

*- Vieillard, lui dit la mort, je ne t'ai point surpris ;*

*Tu te plains sans raison de mon impatience.*

*Eh n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris*

*Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.*

*Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis*

*Qui te disposât à la chose :*

*J'aurais trouvé ton testament tout fait,*

*Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait ;*

*Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause*

*Du marcher et du mouvement,*

*Quand les esprits, le sentiment,*

*Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :*

*Toute chose pour toi semble être évanouie :*

*Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :*

*Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus*

*Je t'ai fait voir tes camarades,*

*Ou morts, ou mourants, ou malades.*

*Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?*

*Allons, vieillard, et sans réplique.*

*Il n'importe à la république*

*Que tu fasses ton testament.*

*La mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge*

*On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,*

*Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet ;*

*Car de combien peut-on retarder le voyage ?*

*Tu murmures, vieillard ; vois ces jeunes mourir,*

*Vois-les marcher, vois-les courir*

*A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,*

*Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.*

*J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :*

*Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.*

*Jean de La Fontaine (1621-1695)*

